

Correspondance littéraire, philosophique et critique,
revue sur les textes originaux comprenant ... les fragments supprimés en 1813 par la censure,
les parties inédites conservées à la bibliothèque ducal de Gotha et à l' Arsenal de Paris,
par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.

Tome deuxième

Avril 1779.

p. 237-241.

p. 237.

Nous possédons enfin l'ouvrage de M. de Buffon, qui nous avait été annoncé depuis si longtemps, ses *Époques de la nature*. De tous les écrits de cet homme célèbre, c'est celui qu'il prétend avoir médité le plus, celui qu'il semble avoir travaillé avec une prédilection toute particulière, celui qu'il regarde lui-même comme le dernier résultat, le plus précieux monument de toutes ses études et de toutes ses recherches. Si le système établi dans cet ouvrage ne paraît pas à tous ses lecteurs également solide, on avouera du moins que c'est un des plus sublimes romans, un des plus beaux poèmes que la philosophie ait jamais osé imaginer. Peut-être sera-t-on même forcé d'avouer qu'après avoir admis la première hypothèse sur laquelle se fonde tout ce vaste édifice, il ne paraît plus possible de l'ébranler dans aucune de ses parties. Oui, qu'une intelligence céleste ait révélé à l'Aristote de la France le secret du premier état de notre globe, on ne peut plus douter qu'il n'ait deviné tout le reste et qu'il ne sache, aussi bien que s'il en eût été témoin oculaire, toutes les révolutions que notre terre a éprouvées depuis soixante-quinze mille ans et toutes celles qu'elle éprouvera encore d'ici à quatre-

p. 238.

vingt-treize mille ans, époque où doit périr, suivant ses calculs, le dernier germe de la nature vivante.

Les Époques de la nature ne sont que le développement du *Traité de la formation des planètes* appliqué spécialement à la terre, et confirmé par le rapprochement ingénieux de tous les faits, de tous les monuments, de tous les phénomènes, de toutes les observations générales et particulières que l'auteur a pu rassembler pour éclaircir ou pour appuyer son système.

Ce n'est qu'en supposant que la matière de la terre, ainsi que celle des autres planètes, a été dans un état de liquéfaction, qu'elle appartient au corps même du soleil et qu'elle fit partie des matières confuses qui constituent cet astre de feu, qu'on peut expliquer, suivant le système de M. de Buffon, comment la terre est élevée sur l'équateur et abaissée vers les pôles ; comment le globe terrestre a une chaleur intérieure qui lui est propre et qui tout à fait indépendante de celle que le soleil peut lui communiquer ; comment les matières qui composent ce globe sont en général de la nature du verre et peuvent toutes être réduites en verre ; enfin, comment il se trouve sur toute la surface de la terre et même sur les montagnes, jusqu'à 1,500 et 2,000 toises de hauteur de cette immense quantité de coquilles et d'autres débris des productions de la mer.

A ces faits de physique générale se joignent plusieurs monuments dont on ne saurait contester l'authenticité et dont le système de M. de Buffon peut seul rendre raison. En examinant cette foule de productions marines qui couvrent toute la terre en France, en Allemagne, en Angleterre tiennent à des espèces qui ne subsistent plus ou ne trouvent que dans les mers méridionales. On trouve, en Sibérie et dans les autres contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie, des squelettes, des défenses, des ossements d'éléphants, d'hippopotames et de rhinocéros en assez grande quantité pour être assuré que les espèces de ces animaux qui ne peuvent se propager aujourd'hui que dans les terres du midi, existaient et se propageaient autrefois dans les terres du nord. On trouve des défenses d'éléphants et des dents d'hippopotames non-seulement dans les terres du nord et de notre continent,

p. 239.

mais aussi dans celles du nord de l'Amérique, quoique ces espèces n'existent point dans ce continent du nouveau monde. On a observé dans le milieu des continents un assez grand nombre de coquilles dont plusieurs n'ont aucun analogue vivant, en sorte que les espèces en paraissent perdues et détruites par des causes à jamais inconnues.

Les faits et les monuments que nous venons d'indiquer, inexplicables dans toute autre hypothèse, paraissent autant de résultats nécessaires de M. de Buffon ; à part, à proprement parler, les matériaux qu'il a employés à en élever l'immense structure, le système, fût-il aussi fragile que la matière dont se compose notre globe, coloré par le feu de son imagination, n'en sera pas moins un des plus brillants météores que la philosophie ait vus paraître depuis longtemps.

La première objection que M. de Buffon s'est empressé de détruire est l'opposition frappante qui semblait régner entre ses principes et les traditions de nos livres sacrés ; il prouve en bon chrétien que le Saint-Esprit a vu les choses comme il les voit lui-même ; qu'il ne s'agit que de se bien entendre, et qu'on ne trouvera dans le premier chapitre de la Genèse le germe de toutes ses opinions. On a vu tant de choses depuis deux ou trois mille ans de ce chapitre ! Pourquoi n'y verrait-on pas les *Époques de la nature* aussi clairement que tout le reste ?

Quoi qu'il en soit, le sublime historien de la nature a senti lui-même que, quelque vraisemblables que lui parussent ses idées sur la formation de notre globe, elles ne pouvaient pas être susceptibles d'une démonstration rigoureuse. Il est seulement persuadé que ces mêmes idées, qui doivent paraître étranges à tous ceux qui ne jugent les choses que par le rapport de leurs sens, paraîtront simples, naturelles, et même grandes au petit nombre de ceux qui, par des observations et des réflexions suivies, sont parvenus à connaître les lois de l'univers, et qui, jugeant les choses par leurs propres lumières, les voient sans préjugés telles qu'elles sont ou pourraient être, car ces deux points de vue sont à peu près les mêmes ; et « celui, dit-il, qui, regardant une horloge pour la première fois, dirait que le principe de tous ses mouvements est un ressort, quoique ce fût un poids, ne se tromperait que pour le vulgaire, et aurait aux yeux du philosophe expliqué la machine ».

p. 240.

M. de Buffon n'a jamais affirmé ni même positivement prétendu que notre terre et les planètes aient été formées nécessairement et réellement par le choc d'une comète qui a projeté hors du soleil la six-cent-cinquantième partie de sa masse ; mais ce qu'il a voulu faire

entendre, et ce qu'il maintient encore comme hypothèse très-probable, c'est qu'une comète qui, dans son périhélie, approcherait assez près du soleil pour en effleurer et sillonner la surface, pourrait produire de pareils effets.

Lorsque M. de Buffon envoya la première ébauche de ce système à l'Académie de Berlin, M. Euler lui fit observer que les géomètres ne manqueraient pas de lui objecter que, si la comète en tombant obliquement sur le soleil en eût sillonné la surface et en eût fait sortir la matière qui compose les planètes, toutes les planètes, au lieu de décrire des cercles dont le soleil est le centre, auraient, au contraire, à chaque révolution, rasé la surface du soleil, et seraient revenues au même point d'où elles étaient parties comme ferait tout projectile qu'on lancerait avec assez de force d'un point de la surface de la terre pour l'obliger à tourner perpétuellement.

A cette objection M. de Buffon répondit que la matière qui compose les planètes n'est pas sortie de cet astre en globes tout formés, mais sous la forme d'un torrent dont le mouvement des parties antérieures a dû être accéléré par celui des parties postérieures ; que cette accélération de mouvement a pu être telle, qu'elle aura changé la première direction du mouvement d'impulsion, et qu'il a pu en résulter un mouvement tel que nous l'observons aujourd'hui dans les planètes..... Supposons qu'on tirât du haut d'une montagne une balle de mousquet, et que la force de la poudre fût assez grande pour la pousser au delà du demi-diamètre de la terre, il est certain que cette balle tournerait autour du globe, et reviendrait à chaque révolution passer au point d'où elle aurait été tirée ; mais si, au lieu d'une balle de mousquet, nous supposons qu'on ait tiré une fusée volante où l'action du feu serait durable et accélérerait beaucoup le mouvement d'impulsion, cette fusée, ou plutôt la cartouche qui la contient, ne reviendrait pas au même point comme la balle de mousquet, mais décrirait un orbe dont le périhélie serait d'autant plus éloigné de la terre que la force d'accélération aurait été plus

p. 241.

grande et aurait changé davantage la première direction, toutes choses étant supposées égales d'ailleurs.

J'ai entendu dire à M. de Buffon lui-même que M. Euler voulut bien se contenter de cette fusée. Il n'est pas permis d'être plus difficile que M. Euler.

Avril 1780.

p. 387.

LETTRE DE M. DE BUFFON A M^{me} LA COMTESSE DE GENLIS.

Je ne suis plus amant de la nature, je la quitte pour vous, madame, qui faites plus et qui méritez mieux. Elle ne sait que former des corps, et vous créer des âmes. Que la mienne n'est-elle de cette heureuse création ! J'aurais ce qui me manque pour plaire, et vous jouiriez avec plaisir de mon infidélité. Pardonnez-moi, madame, ce moment de délire et d'amour. Je vais maintenant parler raison.

Votre charmant *Théâtre* m'a fait autant de plaisir que si j'étais encore dans l'âge auquel vous l'avez consacré. Vieux et jeunes, grands et petits, tous doivent étudier ces tableaux si touchants où les vertus données par l'éducation triomphent des vices et des ridicules. Chaque trait porte l'empreinte de votre âme céleste. Vous l'avez peinte en chaque scène sous un emblème différent et sous la morale la plus pure. Une connaissance parfaite du monde, toutes les grâces de l'esprit et du style, ont conduit aussi vos pinceaux, et, quoique vous n'ayez pas parlé de Dieu, je crois néanmoins aux anges. Vous êtes un de ceux qu'il a le mieux doués. Recevez en ces qualités toutes mes adorations ; nul mortel ne peut vous en offrir de plus sincères.